

# L'artillerie : une présence indissociable de l'histoire de Québec

Jacques Castonguay

Number 43, Fall 1995

Guerres et paix

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8772ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

## ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Castonguay, J. (1995). L'artillerie : une présence indissociable de l'histoire de Québec. *Cap-aux-Diamants*, (43), 24–26.

# L'ARTILLERIE : UNE PRÉSENCE INDISSOCIABLE DE L'HISTOIRE DE QUÉBEC

nada. À la recherche d'un passage vers la Chine et les Indes, ce célèbre explorateur aboutit en 1535 à Stadaconé (Québec) où, voulant satisfaire la curiosité du chef Donnacona, il tira une bordée de douze canons dans les bois avoisinants. Bien plus, à l'occasion de son troisième voyage, il construisit deux petits forts à l'entrée de la rivière Cap-Rouge, à l'ouest du Cap-aux-Diamants, et les arma de pièces provenant de ses navires. Samuel de Champlain, le fondateur de Québec, ne fit pas autrement. En 1608, il construisit une «abitation», rappelant les châteaux forts médiévaux, et la pourvut de plates-formes sur lesquelles il disposa quelques canons. Ce geste, il le répéta au moment des constructions successives du fort Saint-Louis, en 1620, 1626 et 1633. Les gouverneurs qui suivirent Champlain, en particulier Charles Huault de Montmagny, le marquis de Paulmy d'Argenson et Louis d'Avaugour, cherchèrent aussi à assurer la défense de Québec au moyen de pièces d'artillerie. Mais le premier fait d'armes important auquel l'artillerie fut associée à Québec remonte à 1690. Cette année-là, le comte Louis Buade de Frontenac, avec 23 canons et l'appui de miliciens, repoussa les forces de William Phips comptant 2 000 hommes, plus de 100 canons et une trentaine de vaisseaux. L'histoire conserve le souvenir de la réponse cinglante que Frontenac donna à l'envoyé de Phips qui le sommait de capituler : «Je n'ai point de réponse à faire à votre général que par la bouche de nos canons et à coups de fusils, qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on envoie sommer un homme comme moi».

On se souviendra que les frères Le Moyne de Saint-Hélène et Le Moyne de Maricourt, auxquels Frontenac avait confié les batteries de la Plateforme et du Sault-au-Matlot, s'illustrèrent à cette occasion.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du siècle qui suivit, la possibilité d'attaques par le fleuve étant toujours présente, les ingénieurs Levasseur de Neré, Boisberthelot de Beaucours et Gaspard Chaussegros de Léry travaillèrent successivement à renforcer le système de défense de Québec. À la basse-ville comme à la haute-ville, plusieurs batteries et bastions vinrent s'ajouter à ceux qui s'y trouvaient déjà. N'eut été de la perte de nombreux vaisseaux sur les récifs de l'île aux Œufs, l'amiral HovendenWalker aurait été le premier envahisseur à mettre à l'épreuve ces instruments de défense.

Durant la guerre de Sept Ans, l'artillerie connut un essor important. Aux travaux exécutés durant la guerre de la Succession d'Autriche, s'ajoutèrent également ici et là plusieurs batteries et canons. Si bien qu'en 1759, à l'arrivée de l'armada du général James Wolfe, Québec était défendue

par Jacques Castonguay

**O**N NE VISITE PAS LES PRINCIPAUX LIEUX STRATÉGIQUES de la ville de Québec sans remarquer, ici et là, la présence de nombreuses pièces d'artillerie anciennes, allant des gros mortiers aux canons à longue portée. On en trouve plusieurs sur les hauteurs dominant le fleuve Saint-Laurent. Il n'y a pourtant rien d'étonnant à cela. L'artillerie est indissociable de nombreuses pages de l'histoire de Québec.

## Sous le Régime français

L'histoire de l'artillerie à Québec remonte aussi loin qu'aux voyages de Jacques Cartier au Ca-

L'«Abitation de Quebecq». Construit en 1608 par Samuel de Champlain, ce bâtiment était protégé par des pièces d'artillerie. (Reconstitution de Georges Larouche).





ses sur les plaines d'Abraham. Les éléments de cette célèbre unité, qui servirent par la suite au Canada, occupèrent presque sans interruption de 1759 à 1871 la redoute Dauphine et les «Nouvelles Casernes» construites

peu avant le siège de la ville. À la suite d'un incendie, ils occupèrent aussi quelque temps une partie du Collège des Jésuites et de la Citadelle, ainsi que les tours Martello et quelques postes de garde.

Soldats du Royal Artillery en 1815. Gravure de Hamilton Smith. (*Costume of the Army of the British Empire*. Londres : 1815).

Pour diverses raisons, le nombre d'artilleurs britanniques varia beaucoup après la Conquête. En 1775, au moment de l'invasion américaine, ils n'étaient qu'une cinquantaine au Canada et seulement quelques-uns à Québec. Durant les ré-

Une unité de la Royal Canadian Garrison Artillery franchissant la porte Saint-Louis à Québec en 1889. (Coll. 5 RALC).

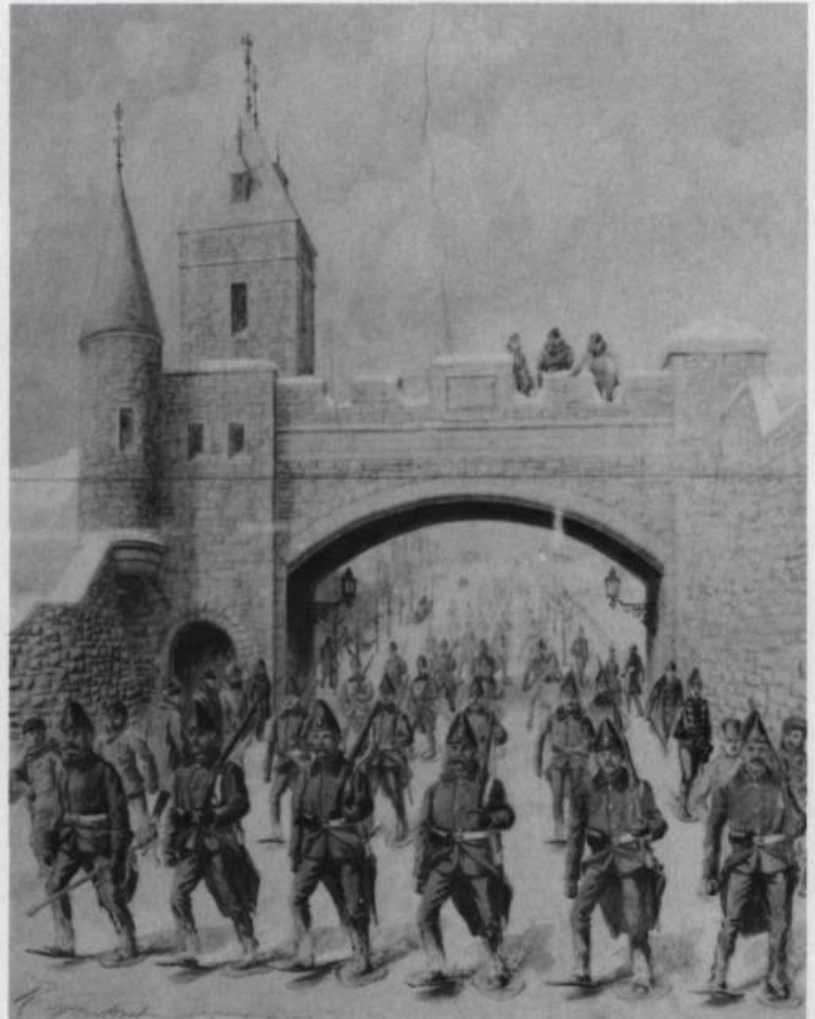
par environ 300 pièces d'artillerie de toutes sortes.

S'il est vrai que durant de nombreuses années presque tous les canons en usage au Canada furent servis par des artilleurs plus ou moins expérimentés, ce ne fut plus le cas à compter de 1750. Cette année-là, Versailles approuva la formation à Québec d'une première compagnie de canonniers-bombardiers et, en 1757, la formation d'une seconde. François Le Mercier et Fiacre-François Potot de Montbeillard, tous deux formés en France, commandèrent ces unités.

Montbeillard et ses artilleurs prirent part à la bataille des plaines d'Abraham sur le flanc gauche des troupes françaises et, malgré la déroute de ces dernières, firent bonne figure. Cette compagnie participa aussi à la bataille de Sainte-Foy, en 1760, et au siège de Québec qui suivit. La milice disposait également à l'époque de deux compagnies d'artilleurs. Question de permettre à l'artillerie régulière d'appuyer l'infanterie dans ses mouvements, tous les canons, ou presque, faisant partie du système de défense de Québec, furent cependant servis par des marins durant le siège. On estima à environ 800 le nombre de marins qui servirent alors comme artilleurs.

### L'Artillerie royale à Québec (1760-1871)

Le «Royal Regiment of Artillery», appelé communément l'Artillerie royale, fut le premier régiment à voir ses hommes franchir l'enceinte de la ville de Québec après la défaite des troupes françai-







Un obusier de 155 mm M 109 du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère du Canada durant un exercice à la base de Valcartier (1990). (Coll. 5 RALC).



Le major général Roméo Dallaire qui dirigea les Casques bleus au Rwanda en 1993-1994, commanda le régiment d'artillerie francophone de Valcartier de 1983 à 1985. (Coll. 5 RALC).

bellions de 1837 et 1838, leur nombre s'éleva à près de 400 et, entre 1863 et 1869, durant la guerre civile américaine et les menaces d'invasion des Féniciens, ils furent plus nombreux encore. Québec hébergea alors trois compagnies ou batteries complètes et on en comptait neuf autres ailleurs au pays.

L'année 1871 marqua un important tournant dans l'histoire de l'artillerie à Québec. Après 112 ans de présence sur le Cap-aux-Diamants, les derniers artilleurs britanniques s'embarquèrent pour l'Angleterre. Pour les Québécois, aussi étrange que cela puisse paraître, leur départ suscita, semble-t-il, plus de tristesse que de joie. La vie sociale, économique et culturelle qu'ils avaient rehaussée par leur présence durant plus d'un siècle ne fut plus la même, ni les rues de la haute-ville où on aimait bien les voir déambuler ou parader à l'occasion de certaines fêtes.

Tout comme durant le Régime français, des unités d'artillerie de milice canadiennes furent levées après la Conquête. Ce fut particulièrement le cas à l'époque de l'invasion américaine de 1775, au cours de la guerre de 1812, pendant la

guerre de Crimée, la guerre de Sécession et les menaces d'invasion des Américains.

### Les Canadiens remplacent les Britanniques (1871-1988)

Le gouvernement du Canada, après avoir vainement tenté de convaincre l'Angleterre de laisser des artilleurs à Québec et à Kingston, se résigna en 1871 à créer deux unités permanentes d'artillerie, les batteries «A» et «B». À la batterie «B», formée à Québec, revint la responsabilité des fortifications de la capitale, de la ville de Lévis et de l'île Sainte-Hélène. Comptant à l'origine plusieurs artilleurs issus de l'Artillerie volontaire de Québec, cette unité, placée sous le commandement du lieutenant-colonel Thomas Bland Strange, contribua non seulement à protéger la Citadelle au moment où le pic des démolisseurs s'affairait à détruire l'une après l'autre les portes de la ville, mais apporta un appui important aux miliciens, au service d'ordre et au service des incendies.

En 1893, l'année même où le Château Frontenac ouvrait ses portes à proximité de l'emplacement du fort construit par Champlain en 1620, deux compagnies d'artillerie de garnison (RCGA) vinrent s'ajouter à la batterie «B», devenue artillerie de campagne (RCFA). Ces unités, qui subirent plusieurs changements au début du XX<sup>e</sup> siècle, apportèrent entre autres leur contribution aux compagnies et bataillons qui servirent outre-mer durant la Première Guerre mondiale.

### Le 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère du Canada

Depuis le 6 mai 1968, le 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère du Canada, une unité francophone des Forces canadiennes, poursuit dans la région de Québec, avec le 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne établi à Lévis, une longue tradition dans le domaine de l'artillerie au pays. Sa contribution à l'OTAN, aux missions de paix des Nations Unies, à la défense territoriale, au pouvoir civil et à la communauté québécoise en général, attire sur lui l'attention et le respect du grand public et de nombreux militaires canadiens. Le major général Roméo Dallaire, qui dirigea la mission des Nations Unies au Rwanda en 1993 et 1994, commanda cette unité entre 1983 et 1985. Sans ce régiment, Québec ne serait sans doute pas aujourd'hui «la capitale militaire» que l'on connaît. ♦

**Jacques Castonguay** est psychologue et historien militaire, fut recteur du Collège militaire royal de Saint-Jean.